

**Ein Tag Notfalldienst ...**

Nach dem Aufruf im Namen der Kommission «Recherche et réalisation en médecine appliquée» (RRMA) der SAMW durch Prof. Hans Stalder, Genf, erschienen in der Schweizerischen Ärztezeitung Nr. 10 vom 6. März 2002, publizieren wir hier weitere Texte. Informationen erhalten Sie unter folgender E-Mail-Adresse: [hans.stalder@hcuge.ch](mailto:hans.stalder@hcuge.ch).

**Un jour de garde ...**

A la suite de l'invitation par le Professeur Hans Stalder, Genève, au nom de la Commission Recherche et réalisation en médecine appliquée RRMA de l'ASSM, paru dans le Bulletin des médecins suisses no 10 du 6 mars 2002, nous publions d'autres textes. Des informations peuvent être obtenues en écrivant à l'adresse e-mail suivante: [hans.stalder@hcuge.ch](mailto:hans.stalder@hcuge.ch).

## «Un jour de garde...»

*I. Nemitz*

Pendant 15 ans, nous avons assumé à quatre médecins (trois généralistes et un interniste) un service de garde de médecine couvrant tout un district fribourgeois. Cette garde comprenait non seulement les soins ambulatoires à prodiguer, rapidement et 24 h sur 24, à une population d'environ 15 000 habitants (consultations au pied levé ou visites à domicile plus ou moins urgentes), mais il fallait encore assumer la surveillance des services de médecine interne, de médecine générale et des urgences de l'Hôpital du District.

Formé dans les hôpitaux universitaires de Genève et de Lausanne et fraîchement installé en pratique privée, quelle ne fut pas ma surprise de constater, en 1980, que dans cet hôpital régional, la nuit, c'est-à-dire entre 20.00 h et 8.00 h, aucun médecin-assistant n'était présent, quand bien même les «Urgences», signalées en ville par des nombreux panneaux indicateurs, étaient un service ouvert jour et nuit. Seules deux veilleuses assuraient ainsi la continuité des soins à l'étage et l'accueil des patients, la nuit. Lors d'un Collège des médecins de l'hôpital, je me suis insurgé contre cet état de fait et il me fut répondu par un «ancien» qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter: «Les assistants logent, en ville, à proximité de l'hôpital et ils sont facilement atteignables!» A une époque où le téléphone portable n'existait pas, bien des appels de la veilleuse, en vérité, restèrent sans réponse. Heureusement, quelques années plus tard, cette situation intolérable fut corrigée.

Quant au Service de l'ambulance, là aussi, il a fallu «faire avec». Le conducteur de l'ambulance était un garagiste. Requis, il devait quitter son bleu de travail et venir à l'hôpital chercher son véhicule pour se diriger enfin sur le lieu de l'intervention. Une année, un très grave accident de la circulation eut lieu à moins d'un kilomètre du chef-lieu. L'ambulance n'arriva qu'une demi-heure plus tard et ce fut la «goutte qui fit déborder le vase». Suite à la parution, dans un journal local, d'un article virulent dénonçant les graves lacunes de ce système, l'autorité politique décida de mettre en place un service beaucoup plus performant. Voilà le contexte dans lequel se déroulaient nos gardes faites de petits bobos, de réanimations, de levées de corps, etc.

Et c'est ainsi qu'un **jour de garde ...** le mercredi 5 octobre 1994, à minuit et demi, le téléphone me réveille. La veilleuse de l'hôpital m'informe que je dois me rendre immédiatement dans une ferme en feu où l'on a trouvé une personne morte. Elle ne m'en dira pas plus. Le village se situe là où les limites cantonales des cantons de Fribourg et de Vaud s'entremêlent, soit dans une enclave fribourgeoise, à plus de 15 km du chef-lieu. C'est bien donc à moi de m'y rendre. Peu familier de cette région, j'étudie en détail une carte topographique pour déjà ne pas me perdre sur le trajet. De plus, localiser une ferme de nuit n'est jamais une sinécure. «Ma chance», celle-ci brûle et elle sera donc plus facilement repérable. Me voilà, en route, et mon imagination se met à vagabonder. Que vais-je

Correspondance:  
Dr Ivan Nemitz  
Chemin du Critet 3  
CH-1470 Estavayer-le-Lac

découvrir? J'essaye de visualiser pour réduire mon stress. Je peux m'attendre à rencontrer une famille d'agriculteurs effondrée qu'il faudra reconforter, toute une vie d'un dur labeur si brutalement anéantie. Et puis, autour de la ferme en feu, je vais voir du bétail affolé, errant de-ci de-là. Enfin, cette odeur si particulière du bois calciné. Attention, une croisée! Dois-je prendre à gauche ou à droite? Brève hésitation et je m'engage à trop vive allure dans la forêt, la route y est pentue et sinueuse. «Prudence, la personne est morte, il n'y a donc pas urgence», me dis-je! Dès la sortie du bois, j'aperçois au loin une vive clarté sur le flanc nord du vallon, comme un de ces feux de 1<sup>er</sup> août qui ponctuent, cette nuit-là, nos campagnes. A peine arrivé au cœur du village, je croise de nombreux pompiers qui ont mis en place une multitude de tuyaux d'amenée d'eau. Je les connais pour la plupart, car, vu l'importance du sinistre, le Centre de renfort du chef-lieu a été appelé à la rescousse. Je m'engage alors sur un chemin de terre battue qui serpente à flanc de coteau jusqu'à la ferme. Celle-ci est isolée, dominant le village. De l'énorme brasier s'échappent des flammes de plusieurs mètres de haut et de tous côtés, les pompiers s'affairent, déversant sur elles un déluge d'eau. A peine sorti de ma voiture, je cherche du regard le fermier et son bétail. Personne et pas trace d'un animal. Surprenant. Par chance, je croise mon voisin, un policier qui me renseigne sur l'identité de la personne décédée. C'est le propriétaire de la ferme. Il a été trouvé, au rez-de-chaussée, mort avec un cornet en plastique sur la tête, alors qu'à l'intérieur du logement a été découvert un système de mise à feu au moyen de bidons d'essence. Très surprenant. Une hypothèse me vient à l'esprit, ne s'agirait-il pas d'un suicide? Celui d'un agriculteur désespéré. Je me suis alors souvenu d'une levée de corps effectuée lors d'une période d'assistantat au CMCE de l'Hôpital can-

tonal de Genève. La police m'avait conduit dans les toilettes d'un restaurant où une personne s'était suicidée par asphyxie. Elle s'était mise dans les narines des tampons imbibés d'éther, tout en se recouvrant la tête d'un cornet en plastique fortement serré autour du cou et dans lequel elle avait encore renversé la bouteille d'éther. Je demande alors au policier de m'indiquer où se trouve le corps. En fait, il gît à même l'esplanade de la ferme à quelques mètres à peine des lances à incendie, recouvert un bâche. Je découvre alors un homme âgé, vêtu, face contre terre. Mon examen est sommaire, car déjà je suis trempé par le retour de l'eau projetée par les lances. De toute façon, il a été décidé par le lieutenant du Préfet d'amener le corps à Fribourg pour une autopsie à pratiquer par le médecin légiste du canton (un généraliste spécialisé dans ce domaine!).

De retour chez moi, vers deux heures du matin, il m'est difficile de m'endormir à nouveau. De nombreuses questions me harcèlent. N'y a-t-il pas une énigme? A 8 heures, comme à l'accoutumée, je me rends à l'hôpital pour y effectuer ma visite du Service de médecine générale dans lequel, comme médecin agréé, j'assume la prise en charge d'une dizaine de malades. A l'entrée, je salue la réceptionniste et j'engage la conversation, en lui disant que j'ai eu une nuit de garde un peu mouvementée. Une levée de corps dans une ferme en feu. Sitôt le nom du village prononcé, la réceptionniste sursaute et s'exclame, un brin effrayée. «Comment donc, vous y étiez? On vient d'annoncer à la radio que l'on y a découvert 23 cadavres». Bizarre. «Comment cela se fait-il? Je n'en ai vu qu'un seul!» En fait, l'affaire du Temple Solaire venait de commencer.

En conclusion, une levée de corps, un jour ou une nuit de garde, cela peut parfois réserver quelques surprises.